

BIBLIOTHECA

LA NEWSLETTER APÉRIODIQUE DE LA BECF
NUMÉRO 1 # AVRIL 2020

Chers lecteurs, chers collègues,

J'espère vivement qu'au moment où vous recevez cette newsletter, vous-même et vos proches vous portez bien.

Nous faisons face à une situation inédite et étrange, et devons nous accommoder de nouvelles contraintes exercées sur nos vies, Covid-19 oblige. Ceci étant, la Bibliothèque de l'École de la Cause freudienne, dont la naissance accompagna la création même de l'ECF, poursuit la même politique d'acquisitions et d'enrichissement de ses fonds par des dons, legs et achats.

BIBLIOTHECA vous présente une sélection d'ouvrages nouvellement acquis. Parmi ceux-ci, deux célèbres essais qui sont aussi des références des Écrits et du Séminaire de Jacques Lacan.

Ces présentations ont été rédigées par des membres de la toute nouvelle commission de la Bibliothèque.

Celle-ci est formée par Karim Bordeau, Anne Brunet, Véronique Eydoux, Alexandra Fehlauer, Marina Lusa, Laurence Martin, Mari Paz Rodriguez et Valeria Sommer Dupont.

Bonne lecture !

Marina Lusa

SOMMAIRE

2 ♦ *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, de Lucien Febvre (Albin Michel, 2003), par Karim Bordeau.

4 ♦ *Grammaire de l'assentiment*, de John Henry Newman (Ad Solem, 2010), par Valeria Sommer Dupont.

7 ♦ *Femmes de l'âme. Les pionnières de la psychanalyse*, d'Isabelle Mons (Payot, 2015), par Alexandra Fehlauer.

8 ♦ *Sidonie Csillag. Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, d'Ines Rieder et Diana Voigt (Epel, 2003), par Mari Paz Rodriguez.

8 ♦ Nouvelles acquisitions.

8 ♦ Infos pratiques.

LE PROBLÈME DE L'INCROYANCE AU XVI^e SIÈCLE LA RELIGION DE RABELAIS

LUCIEN FEBVRE

ALBIN MICHEL, 2003

Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle est un livre qui, à travers une exégèse et une lecture à la lettre des écrits de Rabelais, nous amène à ce difficile nœud de l'incroyance et de la foi : « Ce n'est pas, en d'autres termes, une monographie rabelaisienne, formule Lucien Febvre. C'est, en intention, et dans son ambitieuse modestie, un essai sur le sens et l'esprit de notre XVI^e siècle.¹ » L'incroyance rabelaisienne qui secoue ce siècle de la Renaissance n'a pas la même texture que le doute cartésien alors à venir, ni celle du « scepticisme » pascalien surmonté par une foi mise à l'épreuve d'une « géométrie du hasard ». Le *ne pas croire* de Rabelais indexe en effet, quant à la négation qu'il emporte, un humanisme à nul autre pareil. C'est le pari de Lucien Febvre : lire Rabelais, son « équivoquer » singulier, comme un symptôme de son temps.

« Ne pas croire » : la formule ne suffit pas, nous dit Febvre. « Ce qui nous occupe en ce moment, ce n'est pas l'incroyance abstraite en quelque sorte, l'attitude de l'homme qui ne croit pas qu'il existe un Dieu, de quelques attributs qu'on le dote, de quelques épithètes dont on le gratifie : Créateur, Conservateur (Servateur, dit Rabelais) ou bien Providentiel, juste et bon et gardien d'une Morale par lui édictée... Ce qui nous occupe d'abord, c'est l'attitude d'un homme qui, né Chrétien, engagé tout entier dans le Christianisme, s'en dégage en esprit, et secoue le joug commun, le joug de la religion professée, sans hésitation ni restriction, par la presque unanimité de ses contemporains.² » Si une nouvelle forme d'incroyance quant aux dogmes chrétiens se fait en effet sentir à la Renaissance, notamment à travers les textes de Luther, d'Érasme ou de Calvin, il n'en demeure pas moins que

subsistent certaines croyances véhiculées par les enseignements relatifs aux textes d'Aristote et de Platon. Croyances dont le christianisme, comme on le sait, s'est emparé d'une certaine façon, avec saint Augustin et saint Thomas. Les vives et instructives disputes que nous restitue Lucien Febvre – par exemple celles autour de la matérialité de l'âme ou de l'évhémérisme de Cicéron – témoignent moins d'un ébranlement du christianisme que « d'un malaise dans la culture ».

Disons que les reliques et doctrines antiques s'aménagent nouvellement en ce tournant du XVI^e siècle : « C'est que les hommes de ce temps

mettaient leur ambition, leur plus grande ambition, à demeurer tributaires des Grecs et des Romains. Ils recueillaient parfois, chemin faisant, tel ou tel fait nouveau, inconnu des Anciens, et qui, à

bien y réfléchir, ne pouvait entrer sans dommage dans leur système d'idées. Mais, par une sorte de paradoxe volontaire, ils se refusaient à voir cette contradiction. Ils demeuraient fidèles aux doctrines antiques – alors même qu'elles n'avaient pour eux qu'une valeur d'opinion, ou d'opinions – et qu'elles ne s'accordaient pas entre elles : les unes rendant un son matérialiste, les autres un son spiritualiste, celles-ci menant au déisme, celles-là au franc athéisme – d'aucunes optimistes et d'autres pessimistes.³ »

L'ouvrage de Lucien Febvre nous éclaire sur cette multiplicité des doxa qui couraient les rues au temps de Rabelais, « libre penseur » laissant « venir à lui ces voix contradictoires », dissonantes ou discordantes. Febvre nous invite cependant à la prudence quant à cette qualification de « libre penseur », dégagé des pré-

Rabelais vs le retour de la Chose*

jugés : « Donc, l'incroyance des hommes du XVI^e siècle, dans la mesure où elle fut réalité – il est absurde et puéril de supposer qu'elle fut, si peu que ce soit, comparable à la nôtre. Absurde et anachronique. Et faire de Rabelais la tête de liste d'une série linéaire, à la queue de quoi nous inscririons les "libres penseurs" du XX^e siècle [...] – c'est une insigne folie. Tout ce livre l'a montré, ou bien il ne vaut rien. Rabelais fut pour son temps un libre esprit⁴ ».

C'est dans cet esprit que, dans son Séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, Lacan revient sur cette période de l'histoire et sur le phénomène fondamental de l'incroyance : « Plus profond, plus dynamiquement significatif pour nous, nous dit-il, est le phénomène de l'incroyance, qui n'est pas la suppression de la croyance – c'est un mode propre du rapport de l'homme à son monde, et à la vérité, celui dans lequel il subsiste. Vous auriez bien tort là-dessus de vous fier à des oppositions sommaires, et de penser que l'histoire a connu des virages sensationnels, comme serait le passage de l'âge théocratique aux formes dites humanistes de la libération de l'individu et de la réalité. La conception du monde n'est pas ici quelque chose de décisif. Il ne s'agit pas, en cette occasion, de quoi que ce soit qui ressemble à une *Weltanschauung* quelconque. [...] Je vous conseillerai ici de vous référer à l'œuvre d'un historien, Lucien Febvre, qui [...] a écrit, sous le titre du *Problème de l'incroyance au XVI^e siècle*, un livre qui est de nature à vous montrer comment un emploi sain des méthodes historiques nous permet de poser de façon plus nuancée qu'il n'est coutume la question des modes d'évolution de la pensée concernant les problèmes de la foi⁵ ». Lucien Febvre ne s'adonne en effet à nulle approche herméneutique, ni à une quelconque doctrine scientiste promouvant un évo-

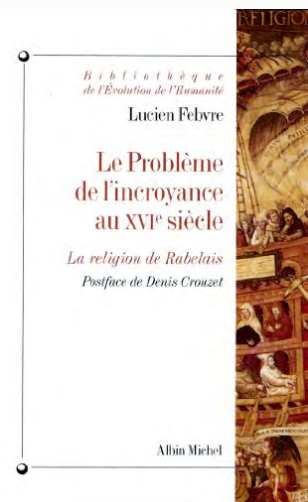
lutionnisme de la pensée. Mais une pratique du mi-dire, sensible à chaque page, à chaque ligne.

Il est remarquable que Lacan définisse, à partir de cette étude de Febvre, le discours de la science par une *Verwerfung* de la Chose : « Quant à l'incroyance, il y a là, dans notre perspective, une position du discours qui se conçoit très précisément en rapport avec la Chose – la Chose y est rejetée au sens propre de la *Verwerfung*. [...] C'est à proprement parler de *Verwerfung* qu'il s'agit dans le discours de la science. Le discours de la science rejette la présence de la Chose, pour autant que, dans

sa perspective, se profile l'idéal du savoir absolu, c'est-à-dire de quelque chose qui pose tout de même la Chose tout en n'en faisant pas état⁶ ». C'est ce que Freud repère chez certains sujets comme *Versagen des Glaubens*⁷ (refus de croire) à l'endroit de la Chose, du prochain : « Dans la paranoïa, chose curieuse, Freud nous apporte ce terme que je vous prie de méditer dans son jaillissement primordial – *Versagen des Glaubens*. Ce premier étranger par rapport à quoi le sujet a à se référer d'abord,

le paranoïaque n'y croit pas. La mise en fonction du terme de la croyance me semble accentuée dans un sens moins psychologique qu'il n'apparaît au premier abord. L'attitude radicale du paranoïaque, telle que Freud la désigne, intéresse le mode le plus profond du rapport de l'homme à la réalité, à savoir ce qu'il articule comme la foi.⁸ »

Dans son Séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, Lacan invite une nouvelle fois ses auditeurs à lire ou relire le livre de Lucien Febvre sur le problème de l'incroyance, en les invitant à s'interroger sur la façon dont ce problème se pose pour nous, dans la mesure où aujourd'hui le discours de la science domine et nous enserme de partout⁹. *L'Unglauben* de notre science n'est pas l'incroyance rabelaisienne. En ce sens le livre de Lucien Febvre est un appui précieux pour nous repérer dans notre civilisation.



Rabelais, selon l'historien, est donc un homme de son temps, « un homme de robuste intelligence », dont les écrits sont des restes, des rebuts de débats et tracasseries qui agitaient les corps parlants de son époque. Dans cet esprit, Lacan, dans son écrit « Lituraterre », dit mieux s'accorder aux déplace-

ments des intérêts dont témoignent des lectures renouvelées de Rabelais¹⁰. Lucien Febvre y a peut-être contribué à sa façon.

Karim Bordeau

* En hommage au chef-d'œuvre cinématographique *The Thing*, de John Carpenter, réalisé en 1982.

1. Febvre L., *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle : la religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 11.

2. *Ibid.*, p. 420.

3. *Ibid.*, p. 425.

4. *Ibid.*, p. 424.

5. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 156.

6. *Ibid.*, p. 157.

7. Cf. Freud S., *Manuscrit K, Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 135.

8. Lacan J., *L'éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 67.

9. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, leçon du 31 mars 1965, inédit.

10. Cf. Lacan J., *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 12.

GRAMMAIRE DE L'ASSENTIMENT

JOHN HENRY NEWMAN

AD SOLEM, 2010

« Quelles sont les marques du vrai et celles du faux ? de ce qui est probable et de ce qui est suspect ? qu'est-ce qui offre de meilleures garanties pour faire la discrimination entre les faits et les fictions ? Il faut ensuite que les arguments pour et contre soient bien mis en balance, il restera enfin à décider s'il est possible de formuler une conclusion quelconque, ou bien s'il est possible de conclure avant même que certains résultats soient éprouvés ou établis ou encore si la conclusion sera probable ou certaine. Il est évident que l'on sera tenté ici et là de porter un jugement définitif, que ce jugement ne devra pas grand-chose à la logique, qu'il dépendra de la tournure d'esprit de l'auteur.¹ » Dans un contexte de *fake news* et percutés par un réel qui nous rappelle que « l'in vraisemblable arrive quelquefois² », ces mots publiés en 1870 se révèlent d'une éminente et imminente actualité.

« *La grammaire de l'assentiment* de Newman, ce n'est pas sans force, quoique forgé à d'exécrables fins³ », écrit Lacan. Quelle est cette force que Lacan repère chez le cardinal John Henry Newman (1801-1890), le plus célèbre des anglicans converti au catholicisme, béatifié fin 2019 par le pape François ?

Jacques-Alain Miller livre une piste précieuse pour qui voudrait s'aventurer dans la lecture de la *Grammaire* : « La démonstration du cardinal Newman, c'est qu'on ne peut pas dire deux plus deux égale quatre, sans le bon Dieu, sans l'hypothèse Dieu. Eh bien ici, c'est dans cette condition que pour pouvoir lier $S_1 S_2$, il y a un abîme à franchir et on le franchit avec l'hypothèse Dieu, si je puis dire. En revanche, si on peut se passer du Nom-du-Père, il semble qu'on ne puisse pas se passer de l'analyste. Ça, c'est pourtant le rêve,

la rêverie qui habite Lacan dans son "Esp d'un laps" : que serait l'analyse si on se passait d'un analyste, et si elle avait lieu au niveau du parler, du parler pour soi.⁴ »

La question posée par J.-A. Miller, question articulée à l'œuvre de Newman, a de fortes conséquences cliniques. La lecture de la *Grammaire de l'assentiment* apporte des éléments cruciaux pour déplier et saisir l'abîme dont il est question et mesurer la réponse lacanienne.

Cet ecclésiastique, théologien, qui *fit le choix* d'assentir à la foi catholique, était tourmenté par une question : la raison peut-elle être certaine dans l'ordre de la foi ? Comment arriver à une certitude absolue ? Comment passe-t-on de ce moment d'accumulation des données empiriques à l'acte de foi ? Comment passe-t-on d'un ensemble de probabilités antécédentes à l'assentiment, à un état de certitude ? « Comment il se fait que nous soyons constitués de telle sorte que notre raison *nous fasse un devoir* de croire ce que nous ne pouvons pas prouver⁵ ». Cette question n'est pas abstraite mais elle se pose sur le plan concret des hommes et des femmes. « Un individu donné, grand ou petit, a autant le droit [...] d'être certain que le théologien savant qui connaît l'évidence scientifique⁶ ». Comment argumenter, *écrire*, une croyance, une conviction ? « Ce que je *désire* faire et que je n'arrive pas à faire, c'est bâtir un argument positif en faveur du catholicisme [est-ce cela les exécrales fins mentionnées par Lacan ?] Or, comme preuve *positive*, je ne peux établir mon argumentation que sur des probabilités antécédentes ou *verisimilia* (vraisemblances), lesquelles, à mon idée sont très fortes (et pratiquement suffisantes) car ce sont en fait les notes de l'Église, mais qui au point de vue de l'argumentation semblent imparfaites, et je donnerais gros pour être capable de trouver quelque chose ; mais je m'y sens tout à fait *impuissant*⁷ ».



Newman perçoit un abîme entre le sentiment de certitude – le *désir* d'adhésion à – et ce qui pourrait l'expliquer rationnellement ; entre l'acte de foi lui-même et les raisons sur lesquelles il se soutiendrait. Pour répondre à ce que c'est que d'être vertueux, à ce que ce serait qu'une idée juste, « le philosophe ne nous renvoie ni à un code de lois, ni à des traités de morale, parce qu'aucune science de la vie, applicable au cas d'un individu, n'a été ou *ne saurait être écrite*⁸ ». Newman fait l'expérience de l'impossibilité de l'écriture. Il y a un trou qui échappe à la raison, qui ne trouve pas son fondement dans une suite logique mais dans

une autre chose – mystérieuse, dirions nous – qu'il appelle « sens illatif⁹ ». Le sens illatif serait ce qui, dans l'ordre de la foi, viendrait combler ce trou permettant l'assentiment : « Il n'y a aucun critère ultime de la vérité et de l'erreur dans nos inférences en dehors de la fidélité au sens illatif qui leur confère sa sanction¹⁰ ». La référence de Newman c'est la *phronesis* d'Aristote : « Je pense que c'est la *phronesis* qui indique quand il faut laisser de côté l'imperfection logique et donner son assentiment à la conclusion qui devrait être tirée

pour qu'il y ait démonstration, mais qui ne l'est pas tout à fait¹¹ ». C'est par ce sens illatif que Newman trouve à se distinguer des sceptiques – pour qui aucune certitude ne serait possible – comme des rationalistes – pour qui la raison n'arrive pas à expliquer l'acte de foi. Cette position épistémologique n'est certainement pas négligeable pour quelqu'un qui *croit* à l'inconscient.

Newman s'inscrit dans une démarche moderne montrant combien il s'agit pour lui d'une expérience subjective, vécue, démocratique et individuelle : « [Le sens illatif] ne fournit aucune commune mesure d'esprit à esprit, n'étant qu'un don personnel ou une acquisition personnelle¹² », aussi « Les conclusions varient d'un

auteur à un autre, car chacun écrit en se plaçant à son propre point de vue et d'après des principes qui lui sont propres, [...] qui échappent à toute commune mesure¹³ ».

Dans la recherche de la vérité, personne ne peut le faire à la place d'un autre : « Je suis aussi peu capable de penser par quelque esprit autre que le mien que je le suis de respirer avec les poumons d'un autre¹⁴ ».

Le cardinal Newman touche un point vif et décisif qui a interrogé autant Wittgenstein, Lacan, le pape François que le réalisateur Paolo Sorrentino qui s'est inspiré de lui pour créer le personnage de Jean-Paul III (*The New Pope*). Les destinées données à ce point sont multiples et variables. À des fins exécrables ou artistiques, morales ou éthiques...

Face au trou, la réponse de Newman est d'une part Dieu, « Nous avons besoin de l'interposition d'une Puissance plus grande que l'enseignement humain et que les argumentations humaines, pour rendre nos croyances vraies et faire l'unité de nos esprits¹⁵ », d'autre part, le sens illatif. La réponse de Lacan, la dernière, est *Fiat trou!*¹⁶ et le hors-sens. Pas de rapport qui puisse s'écrire, S(A), pas de garantie. L'un reste fidèle à l'Église,

l'autre trouve sa force dans l'hérésie, l'un voit dans la charité une issue, l'autre dans la *décharité*; l'un reste dans un sentiment d'*impuissance*, l'autre, par l'assentiment à l'impossible, ouvre à la contingence.

Tous deux interrogent ce point de certitude d'où le *parlêtre* se hisserait pour dire : *On le sait, soi.* « Quand [...] l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient. On le sait, soi. Mais il suffit que s'y fasse attention pour qu'on en sorte. Pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte. Resterait que je dise une vérité. Ce n'est pas le cas : je rate. Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente¹⁷ ».

La lecture de la *Grammaire* s'avère d'une actualité toujours puissante pour qui s'interroge sur la nature du *désir* qui soutient l'*hypothèse de l'inconscient*.

Valeria Sommer Dupont

1. Newman J. H., *Grammaire de l'assentiment*, Mayenne, Ad Solem, 2010, p. 443.

2. *Ibid.*, p. 463.

3. Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, p. 862.

4. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan »,

enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 13 décembre 2006, inédit.

5. Newman J. H., « Lettre à Capes du 1er octobre 1858 », *Grammaire de l'assentiment*, *op. cit.*, p. 29.

6. *Ibid.*, p. 31.

7. Newman J. H., « Lettre à Capes du 2 décembre 1849 », *Grammaire de l'assentiment*, *op. cit.*, p. 23.

8. *Ibid.*, p. 433.

9. *Ibid.*, p. 432.

10. *Ibid.*, p. 439.

11. Cf. Newman J. H., « Lettre à Wilberforce », *Grammaire de l'assentiment*, *op. cit.*, p. 37.

12. *Ibid.*, p. 441.

13. *Ibid.*, p. 447.

14. *Ibid.*, p. 472.

15. *Ibid.*, p. 455.

16. Cf. Lacan J., « Des religions et du réel », extrait du discours de clôture des Journées d'études des cartels de l'École freudienne de Paris, le 13 avril 1975, texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du désir*, n° 90, p. 12.

17. Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

FEMMES DE L'ÂME LES PIONNIÈRES DE LA PSYCHANALYSE

ISABELLE MONS

PAYOT, 2015

Isabelle Mons consacre ici un ouvrage aux femmes qui ont, par leur engagement et leur œuvre, contribué à l'essor de la psychanalyse au XX^e siècle. Elle rend hommage à quatorze d'entre elles, plus ou moins connues du grand public, qui ont dû se frayer un chemin pour se faire une place et faire avancer la cause des femmes.

Nous croisons le chemin des « égéries russes », dont Lou Andreas-Salomé, à laquelle l'autrice avait déjà dédié un livre en 2012, et Sabina Spielrein. Nous faisons connaissance avec les « partisans en lutte », Emma Eckstein et Margarete Hilferding, première femme à être introduite au sein de l'Association psychanalytique de Vienne. Lumière est faite sur « celles de l'ombre », Emma Jung et Anna Freud, qui ont consacré leur vie entière à la cause analytique, au service de leur mari ou de leur père. Isabelle Mons fait entendre « les voix de l'enfance », au travers d'illustres analystes comme Mélanie Klein ou Françoise Dolto, et nous fait connaître les oubliées de l'histoire de la psychanalyse : Hermine von Hug-Hellmuth et Sophie Morgenstern, dont l'engagement déterminé, mis au service de l'approche analytique de l'enfant, a ouvert la voie. Enfin, l'ouvrage s'achève sur un aperçu « des conquérantes », Marie Bonaparte et Helene Deutsch au premier chef : l'une, après avoir sauvé l'œuvre freudienne, était devenue chef de file de la psychanalyse française ; l'autre avait contribué à introduire le discours analytique aux États-Unis.

À travers ces portraits, Isabelle Mons complète non seulement un pan négligé de l'histoire de la psychanalyse, mais elle dresse un panorama de la condition féminine au XX^e siècle. Ainsi, nous apprenons que les premières analystes ont dû payer le prix fort pour leur engagement et le fait d'être des femmes libres et modernes, alors que

la deuxième génération de femmes analystes a pu davantage s'épanouir et exporter la psychanalyse au-delà des frontières. L'autrice conclut son propos joliment : « La psychanalyse ouvre les frontières et montre la porosité de celles-ci. La psychanalyse au féminin peut être féminine sans être féministe. »

Alexandra Fehlauer



SIDONIE CSILLAG HOMOSEXUELLE CHEZ FREUD, LESBIENNE DANS LE SIÈCLE

INES RIEDER ET DIANA VOIGT

EPEL, 2003

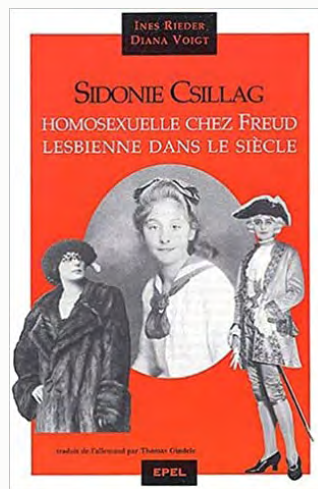
Sidonie Csillag, plus connue par les psychanalystes comme « la jeune homosexuelle », fut le seul cas de Freud auquel il n'a pas donné de nom, contrairement à ce qu'il avait fait pour Dora ou pour le Petit Hans. De la même manière, on a su l'après coup de ces analyses, car Dora et Hans sont revenus vers Freud, Dora étant mariée, Hans étant adulte, pour le remercier de son travail. Cela ne s'est pas produit pour Sidonie.

Ce récit biographique permet de découvrir ce qu'a été sa courte analyse avec Freud, comme elle l'explique aux deux auteurs du livre, les journalistes Ines Rieder et Diana Voigt, notamment les rêves menaçants qu'elle lui adresse, pour se moquer de lui. Et aussi comment

elle a pu survivre à la Seconde Guerre mondiale, en fuyant vers l'Amérique. En définitive, vous pourrez constater comme cette « lesbienne dans le siècle » a toujours été libre envers et contre tous. Petit passage intéressant, son lien fusionnel avec son chien Petzi, seul vrai partenaire de son existence.

Ce livre propose une nouvelle lecture du cas clinique, en dehors de toute structuration perverse de la « jeune homosexuelle ». C'est un ouvrage riche en enseignements, à l'image de cette réflexion de Sidonie faite à Freud à l'évocation de son complexe d'Œdipe et de son impact sur la cure : « C'est très intéressant. »

Mari Paz Rodriguez



NOUVELLES ACQUISITIONS

Disponibles à la bibliothèque dès la levée du confinement.

- ◆ Ferdinand Alquié, *Leçons sur Descartes. Science et métaphysique chez Descartes*, Gallimard, 2017.
- ◆ Ferdinand Alquié, *Descartes, l'homme et l'oeuvre*, Gallimard, 2017.
- ◆ Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Albin Michel, 2003.
- ◆ Lucien Febvre, *Autour de L'Heptameron (amour sacré, amour profane)*, Gallimard, 1996.
- ◆ Pierre Malengreau, *L'interprétation à l'oeuvre. Lire Lacan avec Ponge*, La lettre volée, 2017.
- ◆ Jean-Claude Milner, *Le sage trompeur. Libres raisonnements sur Spinoza et les Juifs. Court traité de lecture 1*, Verdier, 2013.
- ◆ Jean-Claude Milner, *Profils perdus de Stéphane Mallarmé. Court traité de lecture 2*, Verdier, 2019.
- ◆ Isabelle Mons, *Femmes de l'âme. Les pionnières de la psychanalyse*, Payot, 2015.
- ◆ John Henry Newman, *Grammaire de l'assentiment*, Ad Solem, 2010.
- ◆ Ines Rieder et Diana Voigt, *Sidonie Csillag. Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, Epel, 2003.
- ◆ Angelus Silesius, *Le Pèlerin chérubinique*, Albin Michel, 1994.

BIBLIOTHECA
Bibliothèque de
l'École de la Cause freudienne
1, rue Huysmans
75006 Paris
Tél. : 01 45 49 02 68
E-mail :
biblio@causefreudienne.org

La base de données
Alexandrie donne accès
à l'ensemble du fonds
de la Bibliothèque.
Catalogue en ligne :
<http://ecf.base-alexandrie.fr>